

# LE RENDEZ-VOUS CRITIQUE

PETULA CLARK, « A VALENTINE'S DAY CONCERT  
AT THE ROYAL ALBERT HALL »

*Le jour de la Saint-Valentin 1974, la pétulante Mary Poppins  
de la variété mondiale, alors au sommet de sa gloire,  
se produit dans la plus prestigieuse des salles londoniennes  
comme en son jardin. Un ravissement.*

# A VALENTINE'S DAY CONCERT AT THE ROYAL ALBERT HALL

POP  
PETULA CLARK

**ffff**

Quand Petula Clark entre sur la scène du Royal Albert Hall, le 14 février 1974, au son de *Colour My World*, un de ses nombreux tubes qui ont fait le tour du monde, elle est en terrain conquis et familier. Trente ans plus tôt, c'était une fillette de 11 ans qui foulait les mêmes planches sous la glorieuse ronde garnie de plus de cinq mille personnes, à laquelle elle peut se permettre à présent de trouver «*quelque chose d'intime*». À la fin de la deuxième guerre, dont elle avait passé une partie dans la bicoque de son grand-père mineur, dans le sud du pays de Galles, «*Pet*» était déjà lancée comme mascotte de l'armée britannique, une blondinette pleine d'aplomb chantant pour réchauffer le cœur des gars partis au front ou de leurs familles restées sous les bombes. Depuis elle n'a pas cessé de chanter, pour Winston Churchill et la reine d'Angleterre, les petits et les grands, les Anglais, les Français et les autres, et jusqu'à la clientèle des casinos de Las Vegas.

Ce soir-là, Petula, star de la variété internationale, porte comme il se doit un costume de diva, longue robe écru rehaussée ici ou là de perles, dentelles et papillons. Elle a depuis longtemps passé l'âge des chansons rigolotes et des imitations, échappé à la fatalité de l'enfant-vedette à la Shirley Temple, elle est entrée dans le grand monde, mais en conservant sa fraîcheur de petit soldat sous les violons, les honneurs et les falbalas. C'est l'heure de dérouler tranquillement, avec un soupçon d'humour et de coquetterie parfois, le kaléidoscope de dix années de succès quasi continu. Cette captation live avait déjà fait l'objet d'un album en son temps, mais celui-ci coupait le concert en deux, alors que la nouvelle édition – avec livret, photos, hommages et lettres d'or – en restitue l'intégralité. On est d'abord frappé par la qualité du son, qui met en valeur non seulement la voix de



Petula, mais aussi le swing de son orchestre et la patte de ses arrangeurs, que ce soit le très classique et londonien Peter Knight ou le plus rhythm'n'soul Frank Owens, un pianiste noir américain rencontré à New York au milieu des années 1960.

*Colour My World* annonçait... la couleur, *You Are the Sunshine of My Life* (de Stevie Wonder, un de ses fans déclarés) la précise, *Don't Sleep in the Subway* enfonce le même clou joyeux. Petula Clark peut tout chanter. Mais elle a toujours montré un penchant

pour le côté lumineux de la vie, préférant «*ac-cent-tchu-ate the positive*», comme dit cette chanson dont l'une des nombreuses interprètes, Peggy Lee, fut un peu son modèle américain. Pour l'aisance du phrasé, la maîtrise du tempo. Si la voix de Peggy Lee avait le velouté du saxophone, celle de Petula se compare plus à l'éclat d'une trompette. Avec des subtilités qu'on n'associe pas toujours à l'instrument. Ainsi, entamant *Alone Again*, petite merveille de tact du pop singer irlandais Gilbert O'Sullivan, elle choisit d'en

ralentir le rythme guilleret qui masquait la mélancolie de l'original, avant d'y revenir et d'enchaîner sur un morceau plus convivial du même artiste (*Get Down*). Mais avec naturel, sans effet de manche, au seul bénéfice de la chanson, comme elle le fait pour d'autres standards du moment, *Without You* ou *Killing Me Softly with His Song*.

La dimension tragique infusant les grandes voix de Judy Garland, Barbra Streisand ou, plus près d'elle, d'une Dusty Springfield est absente du répertoire de Petula Clark comme elle paraît l'avoir été de sa vie. Peu de temps après ce point d'orgue de 1974, elle va mettre sa carrière entre parenthèses, non que le succès la fuie vraiment, plutôt pour s'occuper de sa famille au bord du lac de Genève. Elle reviendra, bien sûr, un peu plus tard et enregistrerait encore récemment, désormais octogénaire. C'est simplement qu'elle a toujours aimé chanter, et l'a fait comme peu d'autres. Avec du goût, du flair, entourée d'hommes sans jamais s'en laisser conter. Claude Wolff, attaché de presse chez Vogue, rencontré à Paris en 1957, qui la fit connaître en France dès le début des années 1960 et l'épousa. Tony Hatch, auteur de tous ces hits de la grande période où Petula rivalisait dans les classements avec les Beatles en déclinant à sa manière un mix gagnant de R'n'B américain et de music-hall british.

On les entend défilier ici, le temps remonte jusqu'à ce *My Love* (1965) qui l'ennuyait à l'époque, chanson un peu idiote et néanmoins irrésistible, et jusqu'à *Downtown*, géniale mise en son de l'attrait de la ville et de ses plaisirs insoucians, qui la satellisa fin 1964. Tout le monde a aimé ça, tout le monde a aimé Petula Clark, l'hommage le plus surprenant, le plus alambiqué aussi, venant trois ans plus tard du pianiste Glenn Gould, qui consacra une émission de radio entière à louer son « *ténor de confiance irréflectie* » (!). On l'a aimée comme une Mary Poppins de la chanson. La sœur musicale de la magicienne pragmatique incarnée à l'écran par Julie Andrews. Du genre à vous laisser croire que ses tours sont sans mystère, en vous regardant droit dans les yeux. Puis à faire venir mine de rien l'émotion, comme ici dans sa reprise finale d'*A Song for You* des Carpenters, sous la trompeuse apparence du travail bien fait. — **François Gorin**  
| United Music.

## LA DOUBLE VIE DE PETULA

Ce *Valentine's Day Concert* est un rendez-vous amoureux de Petula avec le public londonien et déroule pour l'occasion un pot-pourri passant par *Portobello Road* et *Berkeley Square* (où chante un fameux rossignol). Les fans français pourraient donc être un peu déçus de ne l'entendre chanter dans leur langue qu'un fragment d'*Une histoire d'amour* (le thème de *Love Story*). Il faut se rappeler que Miss Clark, surtout dans ces années 1960 où elle explosa, a mené de front une carrière anglaise, puis américaine, enregistrant à Los Angeles aussi bien qu'à Londres, et une autre française, depuis *Chariot* ou *Marin* jusqu'à *La Gadoue* (paroles de Gainsbourg). Elle rayonna des deux côtés de la Manche, parfois avec deux versions de la même chanson... pour finalement choisir de s'installer en Suisse.

Dans les années 1960, Petula Clark chante aussi en français et devient une idole dans l'Hexagone.



Artiste précoce, mascotte de l'armée britannique, « Pet » est déjà connue de toute l'Angleterre durant la guerre (ici en 1942).